

Ma relation avec les Pères de Tibhirine¹

Il est difficile, pour qui ne connaît pas notre toute petite Église d'Algérie, de comprendre la place que tenait le monastère de Tibhirine dans la vie de notre communauté diocésaine. Après le départ des sœurs bénédictines missionnaires de Médéa, en 1974, puis celui des Sœurs Clarisses de Notre-Dame d'Afrique, en 1995, Notre-Dame de l'Atlas demeurait la seule communauté contemplative monacale en Algérie. L'Ordre cistercien de la stricte observance avait, d'ailleurs, aussi pensé à fermer Notre-Dame de l'Atlas après l'indépendance de l'Algérie, en 1962. Le cardinal Duval avait alors mobilisé, à l'époque, toute son énergie pour faire annuler cette décision.

Par la suite, avec le départ d'Algérie de presque tous les Européens, l'évolution du monastère lui-même en faisait, de plus en plus, une réalité symbolique au sein de notre Église.

C'était une communauté de vie chrétienne dans une région où la quasi-totalité de la population était musulmane. Les moines assumaient cette situation dans leur prière et dans leur mode de vie. C'est pourquoi nous étions très nombreux à aimer nous y rendre régulièrement. Nous y retrouvions, sous la forme spécifique de la vie monastique, ce que nous considérions comme la vocation spécifique de l'Église en Algérie.

Il peut être utile, pour comprendre cette situation, de présenter d'abord brièvement cette vocation que nous pouvions retrouver, vécue sous une forme supérieure, au monastère même de Notre-Dame de l'Atlas.

1. Mgr Henri Teissier, archevêque émérite d'Alger, est décédé le 1^{er} décembre 2020. Cette conférence a été donnée à l'abbaye de Westmalle (Belgique) le 25 mars 2009, en la fête de l'Annonciation du Seigneur, à l'occasion de la parution du livre : Ivo DUJARDIN et Walter MEEUS, *De droom van Tibhirine: monniken en moslims : de erfenis van de zeven vermoorde trappisten*, Tielt, Lannoo, 2009.

La vocation de notre Église d'Algérie

L'Église d'Algérie a pris, progressivement, depuis cent quarante ans, une orientation assez particulière. Elle a, en effet, compris, peu à peu, mais de plus en plus, que sa relation avec un peuple, qui demeurait musulman dans sa quasi-totalité, lui donnait vocation à la rencontre islamo-chrétienne. Entre 1868 et 1939 ont été fondées, successivement, en Algérie même, plusieurs congrégations particulièrement destinées à la relation avec la population musulmane : les Pères Blancs et les Sœurs Blanches, d'abord, puis les diverses familles de spiritualité foucauldienne. Plus tard, d'autres groupes comme la Mission de France ou des mouvements laïcs, comme certaines équipes d'action catholique ou des communautés nouvelles (Vie Nouvelle, Focolari, Fraternités séculières, etc.) se développaient dans le même esprit.

Ainsi, peu à peu, des groupes importants de personnes, d'origine musulmane, considéraient que, malgré le contexte colonial de l'époque, leur relation avec l'Église et avec les chrétiens comptait dans leur existence, humainement et spirituellement. Par ailleurs, à partir de 1947, le ministère du cardinal Duval, de Mgr Scotto et d'autres chrétiens courageux ont donné une nouvelle crédibilité aux chrétiens dans la société algérienne durant les temps difficiles de la guerre de libération (1954-1962) et pendant les premières années de la coopération internationale avec l'Algérie (1962-1980), et fondé ainsi de nouvelles relations avec la société musulmane.

De plus en plus, nous nous efforçons, tous, d'établir, dans ce pays entièrement musulman, des petites cellules de vie évangélique, donnant le signe d'un service désintéressé et d'une relation fraternelle ouverts sur leur environnement.

Mes liens personnels avec le père Christian

Je me permets aussi de souligner un aspect particulier de ma relation avec le monastère, celui de mes liens personnels avec le père Christian. Je le fais bien sûr sans aucune volonté de récupération. Christian avait également des liens privilégiés avec beaucoup d'autres personnes, comme le père Maurice Borrmans du PISAI² ou le père Claude Rault, aujourd'hui évêque du Sahara ou d'autres membres du Ribat, etc. Mais, personnellement, j'avais, aussi, avec Christian, un certain nombre de points communs. J'avais fait, comme lui, ma formation au séminaire des Carmes de l'Institut catholique de Paris. J'avais travaillé quelque temps, comme lui au Centre Richelieu

2. PISAI : Institut pontifical d'études arabes et d'islamologie (Rome).

(aumônerie de la Sorbonne), avec le père Charles, qui sera le recteur de Christian au Sacré-Cœur de Montmartre. Nous avons, aussi, quelques liens familiaux et quelques similitudes d'itinéraires pour différentes raisons.

Mais surtout, j'étais, comme lui, très profondément concerné par la relation à l'islam et aux musulmans en Algérie. Comme il l'a fait, à l'occasion, je me rendais aux Journées Romaines, tous les deux ans, pour réfléchir à cette évolution des relations islamo-chrétiennes au plan international. Comme lui, j'étais en relation régulière avec le PISAI. Nous échangeons, régulièrement, sur la compréhension de notre témoignage en milieu musulman.

Je n'étais pas, d'ailleurs, nécessairement d'accord avec lui sur sa volonté de prendre l'islam seulement par le sommet de ses valeurs spirituelles. Je lui avais écrit, par exemple, mon désaccord sur l'analyse qu'il avait faite dans son article publié par la *Lettre de Ligugé*³ et dans lequel il avait, à mon point de vue, trop rapproché la compréhension chrétienne du visage de Dieu de la lecture musulmane de ce même visage.

La relation du monastère avec son environnement musulman

Cette relation prenait d'abord appui sur le dispensaire tenu par le frère Luc, que fréquentaient chaque jour plusieurs dizaines de femmes avec leurs enfants. Dans un petit village de sept cents habitants, c'était déjà un lien très fort avec la population, même si les visiteurs du dispensaire venaient aussi nombreux des localités voisines, voire également de la ville de Médéa à sept kilomètres.

Dans les premières années après l'indépendance, le monastère assurait aussi le soutien de la petite école primaire qui avait été construite en bas du jardin. Un ouvroir tenu d'ailleurs par une laïque d'origine belge, Mme De Smet, apportait une aide à la formation des jeunes filles. Un pressoir à huile offrait aussi aux paysans voisins la possibilité de faire presser leurs olives.

Une autre forme de relation s'appuyait aussi sur les relations établies avec les travailleurs associés au travail du jardin du monastère. Le journal du frère Christophe restitue de façon émouvante cette relation et nous aurons l'occasion d'y revenir⁴. D'ailleurs, à la campagne les collaborations dépassent nécessairement la propriété

3. Christian DE CHERGÉ, « Venons-en à une parole commune. Chrétiens et musulmans, témoins et pèlerins de la miséricorde », *Lettre de Ligugé*, n° 217 (1983), p. 26-50.

4. *Le souffle du don. Journal de frère Christophe, moine de Tibhirine*, Paris, Bayard/Centurion, 1999, 204 p.

directement concernée. Il y a souvent besoin aussi de se prêter des outils de travail, de s'aider pour certains travaux, etc.

Mais c'était aussi la vie quotidienne qui fondait les relations avec le voisinage. Le père Amédée à l'accueil, qui parlait l'arabe dialectal, avait constamment des visiteurs et surtout des visiteuses. D'autres frères, comme Paul, le plombier, apportait l'aide de leur compétence spécifique. En cas d'urgence, c'était aussi la voiture du monastère qui était mobilisée pour aller à Médéa conduire un malade ou fournir un objet nécessaire. Les rencontres liées aussi au bon voisinage étaient toujours assumées pourvu qu'elles soient compatibles avec la vie du monastère : vœux pour les naissances, pour les mariages, participation à la peine des deuils, à la joie des réussites aux examens, etc.

Le frère Christian n'était pas toujours favorable à la multiplication des services pour laisser au monastère sa vocation propre. Par exemple, dans le principe, il ne pensait pas remplacer le frère Luc, par un autre moine médecin si celui-ci venait à prendre sa retraite. Il aurait voulu que le monastère soit accepté, d'abord, en tant que communauté de prière et non pas en raison de services aussi spécifiques que le dispensaire. Le cardinal Duval, d'ailleurs, ne le suivait pas dans ce point de vue.

Ma visite au monastère le lendemain de Noël 1993

De toutes les rencontres très fortes que j'ai vécues avec la communauté de Tibhirine, la plus lourde de signification fut, évidemment, celle qui a suivi la première visite au monastère d'un groupe armé.

Le groupe commandé par Sayah Atia, alors responsable du GIA, a fait irruption dans le monastère, comme on le sait, dans la soirée du 24 décembre 1993, vers 8 h du soir. On a raconté, par ailleurs, ce qui s'est dit entre le frère Christian et le chef du groupe. Dès le lendemain matin, le père Christian me téléphonait pour m'avertir de cette visite. Je montai au monastère avec le P. Gilles Nicolas, curé de Médéa, le surlendemain 26 décembre.

La communauté devait prendre une décision très grave. Rester sur place avec tous les risques, ou quitter les lieux et rompre ainsi près de soixante ans de relations avec le village de Tibhirine et la région de Médéa. Dans un premier moment, après la visite du GIA, la communauté avait décidé de quitter le monastère non pas, principalement, à cause des risques encourus mais par crainte d'être impliquée dans des relations avec le groupe armé contraires à la vocation des moines. Dans un deuxième temps, la communauté décidait, finalement, de rester jusqu'à ce qu'un événement majeur prouve qu'il n'était pas possible de durer dans ce lieu. La communauté, en prenant cette décision,

était surtout sensible aux solidarités vécues avec le village et l'environnement.

Partir était possible pour les moines. Mais c'était impossible pour les habitants du village, eux-mêmes menacés, notamment pour avoir accepté pendant toutes ces années la présence des moines et avoir développé avec eux des relations de voisinage et d'amitié. D'ailleurs à l'époque de cette première visite d'un groupe armé, la quasi-totalité des communautés religieuses d'Algérie était encore dans leur lieu de témoignage et de vie. Le monastère aurait été l'un des premiers à quitter son lieu de vie, mis à part les Filles de la Charité de l'Ouarsenis.

La communauté décidait, toutefois, pendant quelque temps de réduire sa présence. Provisoirement Célestin partirait en France pour soin, Philippe pour des études, et deux autres pour diverses raisons.

Quelque temps après, Christian me demandait de monter à nouveau et de rencontrer, individuellement, chacun des moines pour qu'il exprime sa décision de rester, personnellement et dans un entretien sans autre témoin que moi-même, leur évêque. Je fis ces rencontres et je constatai que chaque moine était décidé à rester tant qu'un autre événement ne mettrait pas en cause cette décision.

À plusieurs reprises, lors de mes autres visites au monastère, à cette période, des membres d'un groupe armé sont d'ailleurs passés pendant la nuit pour faire soigner un blessé. Le père Christian m'informait, le matin, de ces passages. La communauté avait retrouvé la sérénité constatant que ce groupe-là respectait le monastère. Ce n'était pas, d'ailleurs, le groupe qui viendra plus tard les enlever.

L'approfondissement de la vocation des frères après la première intrusion du groupe armé

Ce qui m'impressionnait particulièrement, au cours de mes visites, après Noël 1993, c'était la croissance en disponibilité intérieure et en communion fraternelle de tous les membres de la communauté. Plus les mois passaient, plus les attentats se multipliaient dans le voisinage – et dans toute l'Algérie –, et plus la sérénité et l'offrande de soi l'emportaient au monastère sur la peur.

En effet, comme tous les témoignages l'affirment, la communauté a fait pendant ces 27 mois – de décembre 1993 à mars 1996 – un chemin extraordinaire de communion fraternelle et de proximité spirituelle avec le voisinage. Ce rayonnement atteignait tout le diocèse, car le monastère représentait l'avant-poste de la fidélité à la société algérienne souffrante.

La période de mars 1996 fut d'ailleurs perçue par Christian comme un moment de retour progressif au calme dans la région, comme le prouve l'invitation qu'il fit au Ribat, pour la première fois depuis Noël 93, à tenir sa rencontre au monastère même. Il est vrai que la plupart des membres du Ribat vivaient eux-mêmes isolés dans des endroits où les dangers courus pouvaient paraître encore plus menaçants qu'à Tibhirine (Chéchar, Batna, El Abiodh Sidi Cheikh, Aïn Naadja, Apreval, etc.).

Chaque attentat contre l'un des membres de notre communauté était, évidemment une épreuve grave pour le monastère comme pour nous tous. Nous trouvons dans les écrits de Christian ou dans le journal de Christophe, un écho très riche du sens donné à toutes ces épreuves qui, plusieurs fois d'ailleurs, ont atteint des membres du Ribat : Henri Vergès, Christian Chessel, Odette Prévost, avant d'atteindre les sept frères eux-mêmes.

Mais, beaucoup plus largement, le monastère soutenait toute l'Église d'Algérie, par sa fidélité en son lieu. Quelques rares personnes seulement montaient encore rejoindre la prière de la communauté. Mais beaucoup profitaient des visites des Pères. Celles du frère Luc, qui allait se reposer périodiquement à Hussein-Dey chez le père Carmona, ou celles de Christian, qui avait une chambre à la Maison Saint-Augustin à Alger, dans laquelle, d'ailleurs, il a commencé la rédaction de son testament le 1^{er} décembre, point de départ de l'ultimatum adressé par le G.I.A. à tous les étrangers et à tous les non-musulmans d'avoir à quitter l'Algérie.

La situation particulièrement grave traversée par le pays conduisait d'ailleurs Christian à se faire l'interprète de ses motifs de fidélité à sa vocation en Algérie auprès de son ordre et auprès de beaucoup d'autres personnes questionnées par les responsables de leurs congrégations.

Christian avait même pensé à former un groupe de volontaires de l'Église d'Algérie qui s'engageraient à rester en Algérie quoiqu'il arrive même si la situation devait empirer. Il lui arrivait même de conseiller à certaines religieuses ou à des laïques consacrées de rester fidèles à leur vocation algérienne, même contre la décision que prendrait leur congrégation ou leur groupe de les faire partir.

La récollection du père Christian aux laïcs le 8 mars 1996

C'est dans ce contexte que je demandai à Christian de venir prêcher la récollection des laïcs du 8 mars à la Maison diocésaine. Je voulais établir un lien entre la méditation du monastère sur sa présence en son lieu et la décision spirituellement motivée que les laïcs encore présents

avaient pris de rester malgré les dangers. Il m'avait d'abord répondu qu'un moine n'a pas vocation à prêcher hors de son monastère. Mais je lui ai dit qu'il fallait bien qu'il descende à Alger pour nous rencontrer puisque les laïcs ne pouvaient plus monter chez eux pour des raisons de sécurité.

On trouvera dans le texte de cette récollection, qui a été enregistrée et publiée par ailleurs, les dernières méditations publiques de Christian. Quinze jours après, en effet, il était enlevé avec ses frères. Ce fut ma dernière rencontre avec lui. Je devais normalement monter au monastère pour le week-end du samedi 30 mars et du dimanche 31 mars, pour être présent à l'élection du prieur en l'absence du père immédiat, qui n'avait pu obtenir de visa. Je ne fis pas cette visite-là puisque les frères avaient été enlevés quatre jours avant.

C'est au cours de cette récollection que le père Christian fit la remarque suivante :

Après la visite d'un groupe armé que nous avons vécue à Noël, un père abbé cistercien nous a écrit : « L'Ordre n'a pas besoin de martyrs mais de moines. » Le courage du quotidien est celui qui nous prend le plus fortement au dépourvu. Un étudiant africain, retournant au pays pour l'été, interrogeait son grand-père pour savoir s'il devait revenir en Algérie en crise violente. Réponse du grand-père : « Là où il faut lutter pour vivre, c'est là que tu dois être, parce que c'est là que tu approfondiras ta vie⁵. »

La relation de la communauté de Tibhirine avec le diocèse

Mais au-delà de cette période grave, je voudrais évoquer, plus largement, la relation qui existait entre le monastère – et particulièrement Christian, mais aussi Christophe, Luc, Célestin, Amédée et les autres – et notre communauté diocésaine.

Avant la crise sécuritaire, la plupart des mouvements de laïcs ou des communautés religieuses marquaient leurs temps forts spirituels en montant à Tibhirine, pour une journée ou pour un week-end. Beaucoup de laïcs, en particulier des chrétiens algériens, y avaient leurs relations privilégiées pour une direction spirituelle ou pour y vivre des temps de prière personnelle.

Lorsque je montais à Tibhirine, le père Christian avait toujours préparé une petite feuille qui pouvait contenir 10, 15, 20 points, qu'il avait soigneusement notés de sa petite écriture très fine. Il s'agissait, le plus souvent, de problèmes concernant des personnes du diocèse qui

5. *Sept Vies pour Dieu et pour l'Algérie*, Paris, Bayard/Centurion 1996, p. 206. Le texte complet de cette récollection est dans Christian DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, Paris, Bayard/Centurion, 1997, p. 289-318.

s'étaient confiées à lui et dont il voulait que nous parlions ensemble. J'étais dans l'admiration des liens qu'il avait ainsi avec des personnes très diverses, soit par leur visite au monastère, soit grâce à la correspondance extrêmement fournie qu'il entretenait avec les chrétiens d'Algérie, mais aussi bien au-delà. Dans ces échanges il abordait aussi les grandes questions qu'il se posait ou les grandes interventions qu'il avait dû faire aux rencontres de l'Ordre.

Le père Christophe, lui, plus jeune, était plus proche des membres de la paroisse où il avait vécu un temps de coopération (Rouiba, Hussein-Dey). D'autres comme Célestin, Amédée ou Paul avaient leurs relations propres.

Par ailleurs, nous étions tous très attentifs aux informations que nous donnait le frère Luc. À travers tous les malades, il avait, en effet, des relations privilégiées avec la région où était implanté le monastère. Elles complétaient par leur réalisme courageux ce que le père Christian pouvait, parfois, présenter sous un jour trop idéaliste. Ce réalisme le conduisait même à des réflexions qui auraient pu décourager ceux qui n'avaient pas une foi profonde dans leur mission en Algérie. Je me rappelle comment, au début de la crise des violences en Algérie, je lui demandais si, à son avis, cette crise allait durer longtemps. Il me répondit avec un grand rire – que je ne pus partager, je l'avoue : « Nous sommes partis pour une guerre de cent ans ! »

Mais c'était la communauté tout entière qui nous touchait par son engagement auprès de son environnement algérien, par sa vie de travail et de prière, et par sa méditation sur le sens du témoignage chrétien en terre d'islam. Les intentions formulées à l'office, très brèves, étaient toujours chargées de sens, dans une relation très significative avec la vie de notre Église ou avec la vie de l'Algérie. Les homélies, surtout celles de Christian, mais aussi celles de Christophe, faisaient, habituellement, un aller-et-retour extrêmement significatif entre la méditation chrétienne et la vie de l'Algérie musulmane.

Nous n'étions pas toujours d'accord avec les points de vue de Christian sur la communion spirituelle avec l'islam et les musulmans. Et parfois nous lui disions qu'il idéalisait la vie de la communauté musulmane ou de la dimension mystique de l'islam. Mais nous admirions tous son engagement personnel total dans cette vie de moine proche de l'islam et des musulmans. Rappelons seulement, avec quel courage il partageait complètement le jeûne des musulmans pendant le temps du Ramadan, sans renoncer pour autant aux travaux de la communauté et à sa prière. Mais beaucoup plus largement, le monastère soutenait toute l'Église d'Algérie, par sa fidélité en son lieu.

Quelques signes du lien existant entre la vie des moines et notre méditation

Je n'ai pas noté le contenu de mes conversations avec la communauté et je ne peux donc pas partager avec vous ces échanges dans la fidélité à ce qu'ils ont été. Mais je voudrais, en terminant, reprendre quelques phrases du Journal du frère Christophe⁶ : elles me paraissent illustrer ce qu'était son dialogue spirituel, à travers les rencontres très simples qu'il vivait avec ses collaborateurs dans le travail au jardin.

« Au père Amédée lui disant : Rabbi ma'ak (Dieu soit avec toi), Moussa : « Oui, mais il ne faut pas que ce soit seulement des mots. Il faut que ce soit vrai, là, dans le cœur » (p. 115).

(Après la mort des quatre Pères blancs) Moussa déclare : « ... on ne voit pas d'avenir, c'est bouché. Et même les quatre qui ont été tués, si au moins on pouvait dire : c'est les derniers... Oh ! si mourir pouvait arrêter, empêcher la mort de tant d'autres encore, oh ! alors volontiers, comme on dit avec plaisir : je suis volontaire... » (p. 130).

« S'en aller d'ici ce serait (pour moi [...]) cesser de marcher avec toi, sur tes pas engagés sur cette terre d'Algérie. J'entends aussi cette question venant des voisins, de Moussa, de Mohamed, d'Ali : est-ce que vous voulez vous en aller, nous quitter ? Mais cette question vient de Toi et me tient libre dans le Don du Père, m'attachant à toi, ici. Faudra-t-il un jour partir ? » (p. 140)

Le regard des pauvres en appelle à ton autorité en nous. Christian disait à M., fils d'Ali : « Tu sais, on est un peu comme l'oiseau sur la branche. » Et lui de répondre : « Tu vois : la branche, c'est vous. Nous, on est l'oiseau. Et si on coupe la branche... » (p. 41-42)

Mohammed avant Laudes me demande des crochets pour arracher les pommes de terre. Avec un grand désir de Parole. Je garde ceci, à propos du travail en association sur les jardins : « Tu sais, c'est comme le même sang qui nous traverse, nous irrigue ensemble. » Ainsi pour lui, le sang parle d'abord de Vie, et de vie commune, partagée. (p. 98)

De Mohammed, le gardien, un matin de neige : « Tu vois. Lui [le Seigneur], son cœur est tout blanc. Il nous envoie la neige pour blanchir notre cœur. » (p. 134)

À travers ces quelques phrases – et il y en a beaucoup d'autres semblables dans ce Journal du frère Christophe – on peut entrevoir, me semble-t-il, ce que nous allions chercher au monastère de Tibhirine : une communauté contemplative dont l'horizon spirituel, la prière et l'offrande de vie étaient en lien constant et profond avec le peuple algérien.

Henri TEISSIER (†)
Archevêque émérite d'Alger

6. *Le souffle du don. Journal de frère Christophe.*